

La représentation du corps, inventrice de normes biosubjectives

«Bien sûr je me ferais cloner dès que possible»
M. Houellebecq, *Consolation technique*, 2002.

La production des normes par le corps

Georges Canguilhem dès 1942 avait su dans son cours strasbourgeois sur le normal et le pathologique définir la norme corporelle du vivant dans sa double dimension subjective et objective : « l'homme normal c'est l'homme normatif, l'être capable d'instituer de nouvelles normes, même organiques »(Canguilhem, 1943, 87). Car la représentation subjective de soi-même définit une norme corporelle du vivable en attribuant au jugement sur la forme et la matière des critères esthétiques et fonctionnels ; la psychologie esthétique (Maisonneuve, Bruchon-Schweitzer, 1981, 13-74) a pu ainsi démontrer combien les modèles du corps dépendent aujourd'hui d'un *corporéisme* ; mais cette normalisation subjective de l'apparence utilise désormais les sciences biomédicales pour une mise en culture de l'identité corporelle, ce que nous avons décrit comme les cultes du corps (Andrieu, 1994, 271-293). Ce passage de la représentation subjective du vivable dans la matière objective du vivant définit une pathologie identitaire chez le sujet contemporain : voulant être son corps et avoir un corps à soi (Crignon-De Oliviera, Nikodimov, 2004, 11-36), le sujet utilise son corps comme un curriculum (Kimberly, Rosary, 2001, 303-333) plutôt que comme une hérédité et une incorporation à subir. La normativité n'est plus seulement enracinée dans la vie mais dans la matière corporelle.

Désormais, le corps devient lui-même un producteur de normes dès lors que son vécu du vivant invente de nouvelles normativités pour créer un lieu et une matière de subjectivation. Être un corps naturel est désormais insuffisant pour être humain. L'identité singulière du corps reçu par la nature fournit dans sa matière des possibilités de normativité nouvelle. Devenir soi-même exige plus qu'une simple transformation du corps naturel. La manière d'être ne traduit qu'un contrôle de l'apparence corporelle, tandis que la matière d'être résoudrait l'opposition entre objet-sujet en matérialisant la forme choisie par le sujet pour se définir. Le corps humain n'est pas seulement biologique car il produit dans la culture des normes adaptées au vécu de son vivant (Andrieu, 2004a).

Ainsi les vécus du vivant corporel de l'homme malade, de l'immigré, de l'homosexuel, de l'enfant violenté et de la victime terroriste sont désormais *instituant*s de normes, comme l'indiquait, dès 1989, Daniel Defert comme « un réformateur social » (Defert, 1989). Le désir de normes minoritaires impliquent pourtant que « ces micro-normes qui répondent à des désirs subjectifs, à des formations de soi dans le récit des autres ne se retrouvent pas, loin s'en faut, dans la figure de l'homme normal » (Le Blanc, 2004,15). Ce conflit entre création de normes corporelles et adoption de l'habitus social est source d'inventivité de nouvelles normalités. L'invention du corps par le sujet a d'abord été une conquête des féministes, des homosexuels, des malades, des immigrés, des prisonniers, des handicapés : le droit de chacun de disposer de son propre corps repose sur des modes marginaux d'existence dont la société n'aura intégré les valeurs qu'au prix d'un combat idéologique aujourd'hui réactualisé par le retour de la droite traditionaliste. L'avortement, la contraception, l'accouchement sans douleur, l'euthanasie, le PACS, l'homoparentalité, le naturisme, l'écologie, le cannabis, les retraites, le temps de travail... autant de luttes générationnelles qui rendent de plus en plus acquise à nos enfants la possibilité d'inventer une existence incarnée. Chacun veut mieux vivre intensément plus longtemps selon un épanouissement socio-économique maximal.

L'invention du corps commence par des pratiques subculturelles marginales et victimisées par le corps social qui refusent de les intégrer. La domination normative incorpore dans l'individu les stéréotypes, les catégories mentales et les comportements sociaux dominants. Face à la censure, le conformisme et la répression, le style revendicatif se déploie d'autant plus : l'affirmation radicale d'une identité singulière et incarnée refuse la honte de soi, la dissimulation et la double vie. Le corps incarné indique en acte la correspondance immédiate entre l'esprit et le corps, entre l'être et l'existence. Le style incarné est festif, subversif, provocateur et créatif en inventant des formes d'actions inédites et irrévérentes afin de déstabiliser la représentation dominante. Cette entame révèle combien la norme hétérosexuelle, patriarcale, machiste, raciste, sanitaire est elle-même une construction idéologique. Il faut une inversion, comme celle de la contra-sexualité de Beatriz Preciado, pour parvenir à une « théorie du corps qui se situe en dehors des oppositions mâle/femelle, masculin/féminin, hétérosexualité/homosexualité » en affirmant « qu'au commencement était le gode » (Preciado, 2000, 21). Si le gode renverse le genre, il indique la possibilité d'inventer, contre la naturalisation réductionniste, une norme entièrement culturelle du corps qui ne se réfère plus à une différence sexuelle naturelle.

La construction des catégories normatives par le vécu des femmes avortant le vivant propose plus qu'un simple renversement des normes. Luc Boltanski démontre comment le travail de catégorisation du fœtus, en distinguant le fœtus authentique, fœtus tumoral et techno-fœtus (Boltanski, 2004, 207-313), dépend certes du développement des technologies de la procréation mais relève de la représentation du fœtus de celle qui décrit le vécu de son vivant passant à trépas. La *normaction*, la projection externaliste (Hall, 1976, 41) au sens d'E. T. Hall de norme par l'action corporelle, est une construction par le sujet de normes correspondant à son vécu du vivant corporel, même si la sociologie de l'interactionnisme symbolique (Le Breton, 2004, 45-98) démontre que ces normes sont prises dans des catégorisations sociales et psychologiques (Darmon, Detrez, 2004, 11-56). Par la *normaction* ou mise en action de la norme corporelle, le corps se construit ses propres normes en prenant conscience de ses pratiques et de ses modes d'existence en proposant de légitimer dans la collectivité des singularités.

Erwing Goffman en 1976 indiquait déjà combien l'arrangement normatif entre les sexes repose moins sur un accord épistémologique que sur « des dispositifs de contrôle social » (Goffman, 1977, 2002, 109). Pierre Bourdieu démontre que la réflexivité sur ses propres normes exige du degré de croyance (Bourdieu, 2004, 90-91) dans lequel s'investit le sujet *normactif*. La domination masculine implique « une transformation durable des corps (et des cerveaux) » (Bourdieu, 1998, 29), en inscrivant dans une nature biologique une relation qui reste elle-même une construction sociale naturalisée. Françoise Héritier estime que la *normaction* dualiste occupe tous les systèmes de pensée qui « fonctionnent en effet avec des catégories dualistes, des oppositions binaires de caractère concret ou abstrait, lesquelles se trouvent, au moins les concrètes, connotées du signe du masculin et du féminin. Cette universalité, quelles que soient les souches humaines originelles, plaide pour une même cause, laquelle réside moins dans un câblage cérébral naturel, qui serait le même pour tous, que dans l'effet que produisent les constantes observées sur la constitution même de ce câblage » (Héritier 2003).

Le renversement des normes et leur inversion dans les *porns studies* (Linda, 2004) plutôt que la lecture normative de l'épuisement du désir par l'exposition de la pulsion, proposent aujourd'hui de penser la pornographie (Owien, 2003, 25) du point de vue des états mentaux et affectifs vécus par le vivant sexuel ; le moralisme, qui dénonce la pornographie seulement visuelle (Baudry, 1997, 99-147, Ovidie, 2002, 2004, 29) plutôt que de décrire l'expérience tactile, ne suffit plus pour penser comment l'image et l'acte obscène mis en œuvre par les corps repoussent la représentation des normes. Sortir de l'obscène (Artus, 2002,

130-135) dans la mise en scène artistique du corps produit de nouvelles normes *underground* dont la récupération sociale s'organise par le développement de technologies de gouvernement (Foucault, 1979, 2004, 12) qui sanctionnent ceux qui « mettent en échec l'accord social établi autour de la norme » (Fassin, Memmi, 2004, 25).

La normaction biotechnologique

Pourtant cette mise en culture du corps est aussi le résultat d'une idéologie biotechnologique. Le culte et l'entretien du corps dans la civilisation du loisir de la libération du soi ne suffit plus ; ils ne sont que la partie visible de l'iceberg existentiel qui définit le corps lui-même et plus seulement ses pratiques et ses usages. La révolution biologique (Rattray Taylor, 1968), plus que la révolution politique, introduit la norme dans l'action de l'homme sur lui-même, individu et espèce à un moment historique de contestations des normes, des valeurs religieuses et sociales. La différence entre le dedans et le dehors, entre le transcendant et l'immanent, entre le biologique et l'artificiel ne fait plus aujourd'hui critère normatif pour séparer la définition universelle du corps humain de la chair particulière d'un individu. La chair devient, comme dans le cinéma de David Cronenberg (Grünberg, 1992), la nouvelle frontière à fabriquer.

Le *somaphore* (Andrieu, 2004b, 59-69) n'est pas un sémaphore : le signe érigé de la décoration corporelle ne suffit plus pour le sujet, car la recherche du signifiant, de la forme corporelle, du style singulier ne nourrit que la logique de l'apparence. L'être se définit aujourd'hui par l'action du sujet sur son corps (Roustang, 2000, 131-141) ou sur le corps de l'autre : cette mise en œuvre de soi-même engage la qualification de l'être dans le devenir vivant. Le somaphore biosubjectif (Andrieu, 2003) n'est plus seulement dans la logique de l'apparence qui précipite le sujet dans l'aliénation et l'individualisation des signes. Le sémaphore limite l'individu à signifier son être par la modification de son apparence : la mode renouvelle sans cesse la définition de soi, la ressemblance et la différence aux signes socialement attendus. La matière du corps n'est pas fondamentalement modifiée car la variation et la variété esthétiques paraissent renouveler de manière indéfinie l'apparence interindividuelle.

Le corps reste l'instrument d'une objectivation sociale en se rendant uniforme. La critique post féministe révèle combien « mon corps est un champ de bataille » : « car, au lieu de nous libérer de la douleur et du conflit, la recherche de la minceur nous plonge encore plus

dans un état de désespoir. Notre apparence physique est une préoccupation vide de sens » (Dossier, *Mon corps*, 2004, 72). Le corps-objet réduit sa matière aux exigences de la morphologie sociale. Comme objet, le corps reste au mieux une surface exprimant la subjectivité et un lieu d'investigation pour l'analyse scientifique. La séduction agit ainsi directement sur une partie du corps : exhibé en isolant sa visibilité dans le nombril ou la partie dénudée, surligné par le vêtement comprimant les formes du corps, le corps-objet est segmenté par cet érotisme réductionniste en délimitant la frontière de l'intime et de l'extime dans une géographie du nu (Barthe-Deloizy, 2003,120-134).

Mais l'effet des biotechnologies sur les représentations du sujet corporel se traduit désormais comme une nécessité, là où la génération précédente ne l'envisageait que comme une possibilité ou une interdiction. Ce passage du possible au réel transforme l'idéal corporel en action biotechnologique sur le corps. Le sujet agit différemment et de plus en plus intensément sur ses composants et ses formes : 1. La déformation est une technique qui impose au corps subjectif (par le régime, le vêtement, le piercing...) une marque sociale en contrôlant l'apparence des formes. 2. L'information est une technique qui marque sur la surface corporelle l'insigne identitaire (par le tatouage, le SM, bracelet électronique ...) afin de se désigner, de stigmatiser par télésurveillance et de se reconnaître. 3. La reformation répare en renouvelant le corps par ses parties (greffes, implants, chirurgie esthétique...) en incorporant la marque afin d'améliorer et de prolonger la qualité de l'existence. 4. La formation change la matière même du corps en dessinant une marque biosubjective qui sera au principe de la fabrication (eugénisme, sélection, mutation, clonage...) afin de changer les conditions de l'existence corporelle. Le somaphore forme un corps-sujet qui incarne un idéal normatif par la formation dans la matière même d'un design bioculturel.

La modification, à la différence de la trans-formation de l'apparence, crée un nouveau corps, inédit au plan de l'hérédité individuelle et au plan des espèces ; la modification réalise un design biosubjectif de la matière. Le sujet s'incarne dans la matière même en redéfinissant la nature par l'action sur la matière première. L'équipotentialité embryonnaire, la totipotence de cellules embryonnaires, les greffes sont des potentialités naturelles mais que le biosujet va utiliser pour accentuer son interprétation des gènes. Une nouvelle herméneutique du corps par les gènes est née. Le sens ne reste plus à la surface du signe, mais la surface du corps exprime désormais le design biosubjectif, né par sélection génétique, tri d'embryon, clonage et autre organisme génétiquement modifié. Le sujet s'incarne dans la matière même du corps et décide du corps d'autrui. Car en même temps le développement des nanotechnologies (Pautrat, 2002, 105-136) bouleverse la définition du corps et des actions médicales sur ses formes et sa

matière en laissant au sujet le *final-cut* de la représentation corporelle des normes de son existence.

Le sujet occidental peut ainsi être aujourd'hui *médecin de son corps* (Andrieu, 1999). Il ne veut plus être un simple patient mais un agent normatif de sa médecine. Peut-on, sans finalisme, affirmer que l'organisme vivant se sert du sujet humain pour exprimer dans les biotechnologies sa dynamique régénératrice ou bien le sujet contemporain utilise-t-il les matériaux de l'organisme vivant pour atteindre une santé biotechnologique ? Ce nouveau corps-sujet possède trois caractéristiques : 1. La transformation et l'amélioration de la santé avec un corps plus performant et spécialisé dans ses fonctions biotechnologiques afin de pallier le déficit et la dégénérescence naturels. 2. Le sujet devient acteur de son autonomisation biotechnologique en dessinant les formes et la matière de son corps. 3. L'invention d'espèces biotechnologiques vient modifier l'imaginaire sanitaire. Le corps-sujet définit un soi-même en inventant de nouvelles matières et formes.

La norme de la santé est devenue le contraire du respect de la vitalité naturelle de l'organisme. Ce recul du déterminisme naturel implique un refus culturel du fatalisme et l'instauration d'une croyance, horizon utopique de l'imaginaire selon Lucien Sfez, en une santé renouvelable par les biotechnologies. Cette croyance n'est plus une illusion, mais « le problème "naturel" de la survie devient problème du vivant à l'intérieur du corps productif » (Deleule, Guery, 1972, 102). Le corps vivant utilise sa biosubjectivité, non plus pour se reproduire, mais pour se produire et pour produire des espèces et des individus inédits dans la nature. La recombinaison surnature le corps vivant en lui dessinant de nouvelles matières et des formes sanitaires d'existence adaptées à un environnement.

La mutabilité des normes corporelles

Le corps est celui d'un renouvellement indéfini de la norme, par le remodelage de la forme par la prothèse et par la fabrication de nouvelles espèces et de nouveaux individus par la matière. Ce renouvellement des normes par la connaissance que le corps prend de lui-même dépend de la qualité de l'imagerie neuromédicale du corps transparent. Comme l'analysent Jean Luc Petit (Petit, 2004,130) et Alain Berthoz (Berthoz, 2004, 257), le remodelage et la réorganisation du cortex somato-sensoriel définissent une nouvelle représentation d'une dynamique interne du corps : la physiologie du mouvement place la modification de point de vue au centre de la construction des représentations corporelles.

Ainsi le système nerveux, mais aussi le corps lui-même avec les greffes, fait preuve de renouvellement neuronal et de créativité régénérationnelle en renouvelant sa propre matière. La plasticité réparatrice de cet “art plastique” (Malabou, 2004,61) produit un sujet biotechnologique : le corps naturel n'est plus qu'une matière première qu'une modification vient redéfinir tant du point de vue de l'identité vécue que de celui de la structure vivante. Le défi plastique du corps est de pouvoir moins changer d'état provisoire en s'adaptant aux exigences de l'extériorité que de maintenir vivante la dialectique identité/mutabilité : en changeant de différence le corps plastique ne devient pas n'importe quel autre par une sorte de perméabilité spongieuse. L'art plastique du corps ne consiste pas à devenir des identités flexibles, des *dividus* (Deleuze, 1990, 244) sans individualités mnésiques. Si l'extériorité définissait toute l'intériorité, il n'y aurait plus de réflexivité propre une fois que le corps cérébré est informé. Le corps ne peut être que le reflet du monde. Sa réflexivité plastique l'autorise à refonder, comme dans le cas des cellules souches, l'avenir à partir du passé, le futur à partir de l'origine. Le caractère indifférencié des cellules souches prouve que leur spécialisation s'effectuera en fonction de l'histoire bio-subjective du corps. L'extériorité doit composer avec le traitement endogène de son information : “ La plasticité du Soi...implique une nécessaire scission et la recherche d'un équilibre entre le maintien d'une constance (ou Soi autobiographique en effet) et l'exposition de cette constance aux accidents, au dehors, à l'altérité en général ”(Malabou, 2004, 145).

Ce modèle plastique peut faire croire au sujet à l'entière disponibilité de son corps : à l'instar de l'artiste Orlan (Orlan, 1996), la biochirurgie du Soi modifie l'identité par l'introduction d'implants, de nano-robots et de greffons, la délivrant ainsi définitivement des limites naturelles. La médecine renouvelle la représentation de la nature en dépassant les limites. Son paradigme n'est plus la structuration linguistique du code ADN mais un bio-constructivisme de la subjectivité. Mais la médecine biotechnologique va au-delà de la bio-médecine en définissant une post-humanité. Le post-humain, concept inventé par le critique d'art Jeffrey Deitch pour l'exposition de Lausanne en 1992, développe la nouvelle culture de la mutation génétique, du morphing et de la modélisation virtuelle du corps : la différence entre modèle esthétique et fantasme disparaît par la réalisation d'un corps biocycborg.

La santé biotechnologique ne consiste pas seulement dans une appropriation du vivant, dans une instrumentalisation des *dividus* (Deleuze, 1990, 244) corporels et dans une aliénation du désir subjectif dans les rets des essais expérimentaux. Le consommateur de santé veut rendre son corps singulier et bio-subjectif : la biotechnologie, dès lors qu'elle est incorporée, modifie la définition de l'être en la formant dans la matière même du corps de l'existant. La

bonne santé comme harmonie naturelle est remplacée par la santé d'un *homme artificiel* (Pracontal, 2002) qui synthétise la représentation normative du corps idéal et les possibilités biotechnologiques. En synthétisant dans la matière de la forme du corps l'idéal et le possible, le sujet s'incarne. La santé biotechnologique n'est plus le résultat d'un entretien économique du capital naturel du corps. Plutôt que de conserver la santé, la biotechnologie apporte une nouvelle connaissance au sujet en lui offrant la possibilité d'une modification qualitative de son essence par le changement des conditions de son existence. La création bio-subjective se traduit par le remplacement des parties du corps naturels des implants informatisés.

Conclusion

Ce corps mutant ses représentations et créant ses normes n'est plus seulement une manière de travailler l'apparence corporelle d'un corps pour soi (C. Bromberger, 2005) mais une action par le corps de ses modes incarnés de subjectivation. Système sémiotique le corps biotechnologique modifie les coordonnées subjectives en s'inventant son monde corporel

Le désir de mutation des normes corporelles trouve désormais dans la biotechnologie les modes d'un changement réel d'identité par une modification des matériaux corporels. L'*Homo orthopedicus* n'est plus vécu comme un handicap stigmatisant mais comme le passage du prothétique à l'orthothétique (N. Roelens, W. Strauven, 2001,7-21).

Bibliographie

Andrieu B., 1994. *Les cultes du corps. Ethique et sciences*, Paris, L'harmattan.

Andrieu B., 1999. *Médecin de son corps*, Paris, P.U.F. Pref F. Dagognet. Coll : Médecine et Société.

Andrieu B., 2003. *Le somaphore. Naissance du sujet biotechnologique*, Liège, Ed. Sils Maria.

Andrieu B., 2004a. " La santé biotechnologique du corps sujet ", in *Revue Philosophique de France et de l'Etranger*, La biologie et ses questionnements philosophiques au début du XIXe siècle, Paris, P.U.F, p. 339-344.

Andrieu B., 2004b. Somaphore et corps biosubjectif, in *Multitudes* n°14, Philosophie de la biologie, Ed. Charles Wolfe, p.59-69.

Artus E., 2002. Au sortir de l'obscène, *La voix du regard*, L'obscène, Acte ou image, n°15, p. 130-135.

Barthe-Deloizy F., 2003. *Géographie de la nudité. Etre nu quelque part*, Paris, Bréal.

- Baudry P., 1997. *La pornographie et ses images*, Paris, A. Colin.
- Berthoz A., 2004. Physiologie du changement de point de vue, in A. Berthoz, G. Jorland (eds), *L'Empathie*, Paris, O. Jacob, p. 251-275.
- Boltanski L., 2004. *La condition foetale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu P., 1998. *La domination masculine*, Paris, Seuil.
- Bourdieu P., 2004. *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Seuil.
- Bromberger C. et al., 2005, *Un corps pour soi*, Paris, P.U.F.
- Canguilhem G., 1943. *Le normal et le pathologique*, Paris, Quadrige.
- Crignon-De Oliveira C., Gaille-Nikodimov M., 2004. *Ceci est mon corps, A qui appartient le corps humain ? Médecine, politique et droit*, Paris, Belles lettres/ Médecine & Sciences humaines.
- Darmon M., Detrez C., 2004. Corps et société, *Problèmes, politiques et sociaux*, n°907.
- Defert D., 1989. La malade, réformateur social, in *Gai Pied Hebdo*, Paris, n°376, 29 juin.
- Deleuze D., Guery F., 1972. *Le corps productif*, Paris, Ed. Mane/Repères.
- Deleuze, 1990. Post face aux sociétés de contrôle, in *Pourparlers*, Paris, Minuit.
- Fassin D., Memmi D. (eds), 2004. *Le gouvernement des corps*, Paris, ed. EHESS.
- Foucault M., 1979. *Naissance de la biopolitique*, Cours au Collège de France 1978-1979, Paris, Seuil (2004).
- Grünberg S., 1992. *David Cronenberg*, Ed. Cahiers du cinéma, 2002.
- Hall E.T., 1976. L'homme, être de projection, , in *Au-delà de la culture*, Paris, Points seuil, p.31-45.
- Héritier F., 2003. Modèles dominants et usages du corps des femmes, *Centre R. Barthes*, Conférence, 28 janvier 2003.
- Kimberly O., Rosary L., 2001. The body as curriculum : learning with adolescent girls, *Journal of curriculum studies*, 33 (3), p. 303-333.
- Le Blanc G., 1999. *Canguilhem et les normes*, Paris, P.U.F.
- Le Blanc, 2004. *Les malades de l'homme normal*, Bordeaux, ed. du Passant.
- Le Breton D., 2004, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, P.U.F., Quadrige.

Linda W., 2004. *Porn Studies*, Duke University Press.

Maisonneuve J., Bruchon-Schweitzer M., 1981. *Modèles du corps et psychologie esthétique*, Paris, P.U.F.

Malibou C., 2004. *Que faire de notre cerveau ?* Paris, Bayard.

Mon corps est un champ de bataille, Lyon ed. Ma colère, 2004.

Ogien R., 2003. *Penser la pornographie*, Paris, P.U.F.

Orlan, *Ceci est mon corps...ceci est mon logiciel*, in Mc Corquedale-Duncan (ed.), 1996, London, Black Dog.

Ovidie, 2002. *Porno manifesto*, Ed. la Musardine, 2004.

Pautrat J.L., 2002. Nanomédecine : des techniques pour mieux vivre, *Demain le nanomonde*, Paris, Fayard.

Petit J.L., 2004. Image du corps : codage cartographique et plasticité, in Christina Salomon (ed.), *Les métaphores du corps*, Paris, ed. L'harmattan, p : 117-148.

Préciado B., 2000. *Manifeste contra-sexuel*, Paris, Balland.

Rattray Taylor G., [1968]. *La révolution biologique*, Paris, Robert Laffont, 1969.

Roelens N, Strauven W, 2001. *Homo orthopedicus*, Paris, ed. L'harmattan.

Roustang F., 2000. Je suis un corps, *La fin de la plainte*, Paris, O. Jacob.